

## LES CAVALIERS D'ARTOIS.

Quand les énormes ventres gonflés de béton des toupies cessent leurs rotations sur la place de l'hôtel de ville, quand le bras fatigué de la pelleteuse repose sa main lasse sur un lit de graviers, quand les hommes crottés troquent leurs bottes pour des pantoufles chaudes, un drôle de silence descend sur Saint Quentin. Les oiseaux surpris volent sur la pointe des ailes et le vent froid évite sur son chemin les girouettes mal huilées. De son souffle glacé il poursuit les passants attardés jusque dans les maisons aux fenêtres fermées. C'est l'heure où s'allument les postes de télé devant les regards éteints. C'est presque l'heure de commencer cette histoire.

Dans les cafés du centre qui serrent leurs dernières lumières sous les lampes, des militaires aux cheveux ras et des poètes aux cheveux longs parlent encore. Ils causent, à tables séparées, de la terre qui tourne, ils fredonnent la rengaine de la planète : le jour suit la nuit, le jour suit la nuit, le jour suit la nuit... Rengaine de manège, chanson infatigable de la grosse toupie du temps qui bétonne chaque jour un peu plus l'avenir. Ils parlent de demain parce qu'hier est passé trop vite. Les mots des poètes et les mots des militaires ne se ressemblent pas. Pourtant, ils ont le même âge. Ils parlent de l'amour et se taisent quand une fille vient s'asseoir dans une bouffée de parfum au bord de leurs paroles.

Une dernière bière, une dernière cigarette et leurs silhouettes incertaines hésitent au bord du vent. Leurs ombres vacillent sous le souffle qui les pousse, trois petits tours

et puis s'en vont, s'en vont dans les maisons, maisons de briques ou de béton, de Saint Quentin et d'alentours. Les lumière des cafés s'éteignent une à une au bout des doigts des serveurs fatigués.

Alors la lune paraît au-dessus de la tour de l'hôtel de ville. Elle monte dans le vent comme un ballon trop pâle à l'heure où sont fermés les yeux des choses et des gens. Elle connaît par cœur les rêves qui s'envolent dans l'air glacé d'avril. Elle est indiscrète, mais elle n'est pas bavarde. Elle n'aime que le silence. La lune est un grand œil savant et muet.

**D**ans une grande maison comme en dessinent les enfants, une maison avec trois rangées de fenêtres et un toit pointu contre la nuit, dans cette maison, il y a une chambre, dans la chambre un lit et dans le lit un homme qui dort. Un homme qui dort au côté d'une femme. L'homme c'est le charcutier et la femme c'est la femme du charcutier qu'on appelle parfois la charcutière. Et le charcutier dort mal. Profondément, mais mal. Il cauchemarde, le charcutier. Il rêve qu'une cliente disparaît dans un trou devant sa boutique. Elle s'enfonce tout doucement dans le trou du chantier, avalée dans la terre jusqu'aux souterrains qui font du parking un drôle de gruyère. Elle a disparu comme ça, dans le rêve du charcutier, avec son porte monnaie, son carnet de chèque et sa carte bleue. C'était une bonne cliente et le charcutier se désole en pensant au boudin qu'il ne vendra pas à cette cliente-là. Dans sa chambre froide s'amoncellent des tonnes de boudins, de palettes de porc de de pâtés du chef, des milliers de coquilles saint Jacques et d'escargots. Ça lui donne faim, au charcutier. Pas assez toutefois pour le réveiller. Il se retourne dans son lit et fourre sa moustache dans le cou de sa femme qui grogne sous la chatouille. La nuque de la charcutière est rose et douce, ses cheveux

sentent bon et la chaleur de son corps ronronne sous la couette. Le charcutier rêve que la charcutière est belle. pas assez toutefois pour le réveiller. Dommage. On a les rêves qu'on mérite.

Un peu plus loin, de l'autre côté de la rivière qui porte un nom à dormir debout, dans le faubourg de l'Isle; un solex tout en or vrombit entre les deux oreilles d'un homme qui ronfle la bouche ouverte. Toute la journée, il ferme sa gueule, l'homme. C'est son métier, de fermer sa gueule et il le dit à qui veut l'entendre. "Moi, je suis juste bon à fermer ma gueule" Il a bien le droit de dormir la bouche ouverte. Le bruit de sa respiration ressemble à un moteur de solex, souvenir pas si ancien du temps où il travaillait chez motobécane. Le solex qui tourne dans sa tête cette nuit est beau comme un soleil, beau comme une feuille de paye et flambant comme un treizième mois. Ses deux sacoches de cuir noir débordent de billets de banque, des billets de cinquante francs où se pavane Quentin de la Tour avec son petit sourire en coin. Cinquante francs, c'est à peu de chose près le montant de l'indemnité journalière qui lui versent les assedics. Mais voilà que Quentin de la Tour a enfourché le solex d'or. Il chevauche à présent entre les champs de betteraves jusqu'à Paris, remonte la Seine - la Seine, la Somme, il n'aime pas les noms de rivières qui tapent comme des coups de matraques - jusqu'au ministère des finances où un planton bleu plantonne devant la porte.

Le planton veut empêcher Quentin d'entrer.

— Allons, pas d'histoires, laissez-moi passer. Vous voyez bien que je suis de la maison, dit Quentin en brandissant un billet de cinquante francs sous le nez du planton.

L'autre se gratte la tête sous sa casquette. Bien sûr, il y a une certaine ressemblance entre l'homme au solex et celui du billet, mais il a des ordres. Il fait la moue d'un air soucieux. Décidément, le port de la casquette n'arrange pas sa calvitie naissante.

Je veux voir le ministre, dit Quentin de la Tour. Et, profitant de ce que le planton concentre toute son attention sur un poux qu'il vient curieusement de capturer entre son pouce et son index, il fouette son solex et s'engouffre à l'intérieur du bâtiment. Des couloirs, des portes, des portes, des couloirs, des numéros, des couloirs et encore des portes... des chiffres et des lettres, des quantités de chiffres et de lettres qui ne racontent rien comme dans les jeux de la télé. Quentin de la Tour pétarade entre les sub-div, les perc-T.P., des acc prov de sect; il file au bout du grand couloir où un ascenseur en marbre clignote comme un arbre de Noël. La porte s'ouvre, Quentin hésite. Il a oublié l'antivol de son solex. Il ferait beau voir qu'on le vole ici! Heureusement, l'ascenseur est vaste, c'est un ascenseur de ministre. Quentin s'y engouffre avec sa machine et appuie sur le bouton le plus haut de la rangée. Il s'envole en silence, s'immobilise sans un bruit et la porte glisse sans un grincement sur un immense bureau. On devrait dire un hangar, tellement c'est grand. Le ciel au dessus des verrières paraît tout petit, les murs sont tendus de velours rouge et le sol jonché de tiroirs en bois. Devant chaque tiroir, des employés s'activent avec de petites spatules à la main. Ils portent tous des cravates et des lunettes. Leurs costumes ont trois pièces et les semelles de leurs chaussures sont en cuir. Ils travaillent sans un mot sous l'œil sévère d'un contremaître en bretelles. Et ça crépite et ça cliquette, ça craquette et ça claque, ça fait une drôle de musique de crissements et de

frottements, ça grince et ça siffle, ça tape et ça gratte, ça stridule et ça ferraille: c'est la grande musique du corps d'élite des racleurs de fond de tiroirs du ministère des finances.

**E**n découvrant Quentin de la Tour avec son solex d'or, le contremaître a tiré une grosse bouffée de son cigare et se cache derrière la fumée. Les racleurs de tiroirs profitent de l'occasion pour s'en fourrer plein les poches, mais Quentin s'en moque. Il n'est pas venu pour cela. Il est venu pour son déménagement. C'est de son déménagement qu'il vaut parler à l'homme aux bretelles. Et il en parle.

— Voyez-vous, monsieur, dit-il, voyez vous, j'en ai assez. J'en ai assez et c'en est trop. Voilà des années que je vis sur un billet de cinquante francs. Tout augmente. Je veux vivre sur un billet de cinq cent francs.

Quentin de la Tour a suspendu l'homme aux bretelles au lustre de la grande salle des racleurs de tiroirs diplômés. Le bonhomme agite ses jambes dans le vide. Il est bleu de frayeur, blanc de peur et rouge de colère, il marmonne des prières. "Liberté, Égalité, Fraternité, article cent quarante douze du code des impôts..." Il est prêt à tout pourvu que Quentin le décroche de son lustre et lui rende son cigare que le velosolexipédiste menace de tremper dans le réservoir d'essence de sa machine toute en or.

**A**u-dessus de Saint Quentin, la lune indifférente brille dans le ciel froid. Elle éclaire la place, le chantier, les rues et les maisons. Dans la maison du Faubourg d'Isle, le chômeur de chez motobécane sourit en se retournant dans son lit. Il aime le sommeil où le monde lui obéit au doigt et à l'œil, au plus petit clignement de ses paupières. Il rêve que ses nuits sont plus belles que ses jours et, dans son rêve, il se dit qu'il a déjà entendu cela quelque part. Il voudrait bien savoir où. C'est loin, c'est si loin. Il

plonge à la recherche du vieux souvenir. Il plonge dans le noir des sommeils sans rêves. Il est si riche à présent qu'il n'a plus besoin de rêver.

C'est maintenant vraiment que l'histoire commence, maintenant que tout le monde est endormi.

Quelque part dans une usine brûlée et abandonnée, la flaque jaune d'un phare claque soudain sur un mur de brique noirci. Une seconde flaque rejoint bientôt la première, puis une troisième, une quatrième, et ainsi de suite jusqu'à sept, dans le rugissement des moteurs. C'est une bande de motards, les cavaliers de l'Artois, comme ils se nomment eux mêmes, une bande terrible qui déteste la nuit. Ils trouvent le noir des rayons jaunes de leurs soleils électriques. Pantalons noirs, bottes noires, vestes noires et casques noirs. Derrières leurs visières noires brillent des yeux noirs, aussi noirs que les idées qui tournent dans leurs têtes. Ils sont si noirs sur leurs motos toutes noires, les cavaliers de l'Artois, qu'on ne voit que leurs phares comme des coups de poignards et que la lune effrayée se cache derrière un nuage en se bouchant les oreilles.

Les sept cavaliers traversent la ville, contournent doucement les toupies et les grues des chantiers. Ils filent plein gaz sur le boulevard Kennedy, dévalent la rue du Blanc Mont, ralentissent à peine au croisement de Fayet et remontent à la queue leu leu par la rue de Champagne. C'est une étrange luciole des villes, pétaradante et puante, un chapelet d'étoiles damnées égaré sur la terre. La lueur des phares lèche les fissures des blocs verts de la cité d'urgence endormie. Ils s'arrêtent en cercle sur la place et, comme une meute de loup un soir de pleine lune, assis sur leurs motos, les deux pieds bien au

sol, ils hurlent à qui mieux mieux jusqu'à l'aube. Ils poussent une vieille colère, la main sur la poignée des gaz. Dans le ventre de leurs machines sont enfermés les mots que leurs bouches ont oubliés, les mots qui pourraient changer la nuit en jour si l'on savait encore les mettre bout à bout. Ils sont effrayants. La peur qu'ils provoquent cache la peur qui les étreint tout au fond de leur cœur métalliques sous leurs combinaisons de cuir.

Les gens qui dorment dans les immeubles bas de la rue de Champagne se sont habitués aux concerts nocturnes des cavaliers de l'Artois. Ils enfoncent du petit doigt des boules de cire et de coton dans leurs oreilles. Ils les enfoncent si loin que leurs cerveaux sont de coton, de cire et d'absence. Entre leurs deux oreilles, le bruit du sang qui bat remplace le rugissement mécaniques des machines. Leurs rêves sont de mauvais rêves d'eaux glauques, de mers épaisses et d'ouate thermogène. Ils dorment du mauvais sommeil qui ferme le banc des mauvaises journées. Ils dorment comme ils peuvent, souvent la bouche ouverte pour se rattraper de l'avoir fermée tout le jour. C'est l'heure où les enfants se réveillent.

**I**ls sont cinq dans la chambre de la maison, rue de Champagne, deux filles et trois garçons. Les deux filles s'appellent Najj et Gina. elles ont toutes les deux exactement huit ans, sept mois, vingt deux jours, sept heures, treize minutes et quelques broquilles. Elles sont jumelles, jumelles homozygotes, ce qui ne signifie pas qu'elles sont malades, mais tout simplement qu'elle se ressemblent comme deux gouttes d'eau d'une même bouteille. Les trois garçons se nomment Bruce, Brice, et Brun. Ils se taisent le jour et baissent les yeux quand le maître, parfois, les gronde à l'école, mais la nuit, derrière leurs paupières fermées, ils cachent des super-pouvoirs, des rayons laser

qui tuent et des ceintures de protection magnétique qui les protègent contre tous les dangers. Ils sont trente ans à eux trois, l'âge des héros.

C'est Naji, la première, qui a entendu monter le ronflement des motos des cavaliers de l'Artois. Aussitôt Gina a ouvert les yeux, elle s'est levée et a entrebâillé discrètement les volets pour regarder dehors. Quand elle s'est retournée vers les autres qui se réveillaient à leur tour, son visage était si pâle qu'aucun n'a eu envie de voir ce que Naji venait de voir.

— Dommage qu'on soit réveillés, ont dit Bruce, Brice et Brun. Quand nous sommes réveillés, nos super-pouvoirs ne marchent plus. Si on avait pu continuer à dormir, on les aurait fait fuir en un rien de temps.

— Qu'est-ce qu'on va faire? ont demandé Gina et Naji.

— Les parents ne sont pas là, a dit Brice.

— Le téléphone est coupé, a dit Bruce.

— Rambo est en Amérique, a dit Brun.

— Alors, il n'y a rien à faire, ont-ils dit tous les cinq en même temps et, tous les cinq en même temps, ils ont plongé sous la grande couette du plus grand lit de la chambre. Et sous la couette était un monde, un monde différent. D'abord, on entendait un peu moins le raffut des cavaliers de l'Artois. Le vacarme assourdi par l'épaisseur du duvet ressemblait aux plaintes du vent dans la forêt. Il faisait chaud, ils faisait bon.

— On serait des trappeurs sous une tente, a dit Bruce.

— Un trappeur n'a jamais peur, a dit Brice.

— On n'attrape pas les trappeurs, a dit Brun.

— On dirait des loups, a dit Gina.

Et Naji a ajouté que souvent les loups mangeaient les trappeurs. Pour Brice, Bruce et Brun, c'était le contraire. Dans toutes les histoires, ce sont les trappeurs qui mangent les loups. Toutefois, ils n'étaient pas absolument persuadés que les histoires qu'on lit dans les livres fussent des histoires vraies. Alors ils se sont tus. Ensemble, serrés les uns contre les autres, ils ont écouté en silence hurler les loups de fer et de cuir sur la place de Champagne. Ensemble ils ont pensé qu'il valait mieux penser à autre chose.

Ils ont raconté des histoires drôles et ça les a fait rire.

Ils se sont posé des devinettes et ça les a fait rire.

Ils ont joué à des jeux qu'ils ont inventés et dont les règles étaient si compliquées qu'on ne peut pas les raconter. Et ça les a fait rire. Un petit moment...

Hélas, au bout d'une heure, ils ont été fatigués des histoires drôles, des devinettes et des jeux. Ils ont été fatigués de rire et les motos rugissaient toujours derrière les volets fermés. Pas question de dormir avec un vacarme pareil.

**I**ls ont éteint toutes les lumières de la maison. Ils ont ouvert la fenêtre et poussé les volets. Pour voir... D'un seul coup, les hurlements des motos sont entrés dans la chambre. C'était comme si les sept cavaliers noirs pénétraient dans la maison avec leurs phares jaunes comme des yeux de bêtes fauves, avec leur odeur de cuir, de fer, d'essence et de graisse. D'un même mouvement de panique, ils se sont retrouvés de nouveau tous les cinq serrés sous la couette. Leurs dents claquaient si fort qu'on n'entendait plus qu'elles. Ils avaient tellement peur à présent que les histoires drôles

n'étaient plus drôles, que les devinettes étaient bêtes et qu'il devenait évident que les loups mangeaient les trappeurs, et pas l'inverse.

Ils avaient tellement peur qu'il ont joué au seul jeu auquel on peut encore jouer dans ces cas là. Ils ont joué à se faire peur. Ils ont joué aux monstres. Bruce est monté sur les épaules de Brice qui s'est perché sur celles de Brun et ça faisait très peur, parce qu'avec le drap qui les recouvrait tous les trois, on aurait dit un fantôme énorme avec plein de tentacules qui bougeaient sous le tissus. Avec un manche balai, ils se sont construit des épaules si larges que même celles de Rambo auraient parues minuscules à côté des leurs. Et quand Brice s'est mis à rigoler sous le drap parce que les pieds de Bruce lui chatouillaient le cou, on aurait dit que le fantôme rigolait avec le ventre et ça faisait encore plus peur que si toutes les motos du monde s'étaient réunies cette nuit dans la rue de Champagne!

— Si les cavaliers de l'Artois voyaient notre monstre, c'est sûr qu'ils se sauveraient à toute vitesse, à dit Bruce.

— Mais nous aussi on peut faire peur, si on veut, ont dit en même temps Naji et Gina.

Les garçons ont protesté que les filles ne pouvait faire peur à personne et encore moins aux cavaliers de l'Artois, vu qu'elles se sauvaient en courant dès qu'elle voyaient une araignée. Pourtant, les jumelles paraissaient si certaines de leur pouvoir que ni Bruce, ni Brice, ni Brun n'osèrent les retenir. Elles ouvrirent la porte de la maison et sortirent dans la rue.

Lorsque le chef des motards aperçut la silhouette d'une petite fille en natte qui jouait à la balle, il poussa un hurlement de ferraille à s'en péter les pistons. Enfin! de la distraction! Ça commençait à devenir lassant cette pétarade à la lune que personne n'osait troubler. La petite fille sauta d'un bond dans l'obscurité profonde, le chef la chercha au bout de son phare et coupa les gaz de sa machine.

—Coucou, fit alors une voix dans son dos, je suis là...

Les sept cavaliers de l'Artois tournèrent leurs engins en même temps. La petite fille était là, avec ses nattes et son ballon, tout sourire, avec aussi un air de se fiche de la tête des gens qui était proprement insupportable. Le chef se demanda l'espace d'une seconde comment la fille avait pu passer aussi vite d'un côté à l'autre de la place sans traverser leur groupe. Mais comme il avait peu de suite dans les idées, il ne se préoccupa pas de trouver une réponse à cette importante question. D'un grand geste du bras, il lança sa bande à la poursuite de l'insolente qui disparut aussitôt dans la cage de l'escalier de l'immeuble le plus proche.

— Si tu crois que tu vas t'en tirer comme ça, gueula le chef en descendant de sa moto, tu te fourres le doigt dans l'œil, ma petite.

Les six autres cavaliers posèrent leurs machines sur leurs béquilles, coupèrent leurs moteurs et marchèrent à la suite du chef jusqu'à l'entrée de l'immeuble où Naji avait disparu.

Du sang! du sang!, du sang de la chique et du molard...

Du sang! du sang!, du sang de la chique et du molard... C'était leur chant de guerre. Ils le poussaient à voix basse, comme une formule magique, prélude à toutes les belles bagarres.

Du sang! du sang!, du sang de la chique et du molard...

— Venez donc me chercher, fit une voix dans leur dos comme ils allaient entrer dans l'immeuble. Ils firent volte-face comme un seul homme. La gamine était là-bas, à l'autre bout de la place, avec ses nattes et son ballon, souriante sous un réverbère qui crachait une lumière blanche et sale. Ils se ruèrent sur elle qui n'eut que le temps de disparaître à nouveau dans le noir... pour réapparaître aussitôt à l'entrée de l'immeuble qu'ils venaient de quitter.

— Coucou! Quelle bande d'empotés! Qu'est-ce que vous êtes lents à vous bouger. Alors, vous m'attrapez, oui ou non?

Elle s'était juchée sur le siège de la moto du chef et balayait du phare la place où la bande interdite semblait prise au piège comme une troupe de phalènes noires dans le rai d'un lampadaire. Maintenant, Naji et Gina apparaissaient et disparaissaient à une vitesse folle, manipulant les phares qui aveuglaient les sept cavaliers désemparés.

— C'est de la magie, hurla le chef. Tirons nous!

A ce moment précis, surgit alors l'immense silhouette de Bruce, Brice et Brun. Elle se planta devant le chef qui tomba immédiatement à genoux.

— Alors, petit, fit Brice de sa voix la plus caverneuse, on veut du sang, de la chique et du molard? On va t'en donner si t'en veux!

— Non m'sieur... non m'sieur, balbutia le chef la face contre terre au pied du monstre aux épaules plus larges que celle d'Arnold Schwarzenegger. Il tremblait tellement qu'il ne remarqua même pas que le monstre était en pantoufle et qu'il chaussait du 35 et demi.

— Allez, je saurai me montrer magnanime avec toi, pauvre larve, fit Brice qui apprenait par cœur les plus belles répliques de la télévision. Il avait beaucoup de mal à garder son sérieux à cause des pieds de Bruce qui lui chatouillaient le cou. Allez, sauve-toi, crapule puante. Et que je ne te revois jamais, ni dans ce monde ni dans l'autre, termina Brice en pouffant de rire.

**L**e chef ne se le fit pas dire deux fois. Lui et tous ses hommes prirent leurs jambes à leur cou et s'enfuirent en abandonnant leurs motos.

Brice, Bruce, Brun, Naji et Gina les regardèrent en rigolant dévaler la rue de Champagne. Ils avaient tellement peu l'habitude de bouger sans leurs motos qu'ils couraient comme des pantins maladroits et bancals. Deux d'entre eux se ramassèrent une belle gamelle en se prenant les pieds dans leurs bottes. Ils s'évanouirent bientôt dans la nuit et un vrai silence tomba sur la cité. La lune rassurée sortit de derrière le nuage où elle s'était cachée. Elle envoya un clin d'œil aux enfants que, d'ordinaire, elle n'aimait pas beaucoup.

— Qu'est-ce que c'est que ce ramdam, hurla alors un homme en ouvrant ses volets.

— Ce n'est rien, Monsieur Lamendier, lui cria Brun. C'est juste le silence qui a dû vous réveiller. Excusez-nous! Vous pouvez retirer vos boules quiès de vos oreilles.

Ainsi, un à un, tous les habitants du quartier se réveillèrent, tout étonnés de ne plus entendre les pétarades des motos des cavaliers de l'Artois. La nuit était si calme que personne n'avait envie de dormir. Comme le vent était froid, on alluma un grand feu sur la place et chacun put parler à son voisin sans élever la voix. Le chômeur raconta le rêve qui l'avait conduit en solex jusqu'au ministère des finances et vers cinq heures du matin, monsieur Lamendier sortit son accordéon qui soupirait en silence dans un placard de la maison depuis plus de dix ans. Le soleil se leva au son d'une java. Il avait l'air tout content, le soleil, de se réveiller en musique.

Quand, le lendemain, on demanda aux enfants comment il se faisait que les Cavaliers d'Artois eussent disparu aussi rapidement, ils restèrent très discrets et gardèrent pour eux tout seul le secret de leur ruse.

Les grandes personnes sont tellement contentes de croire qu'elle protègent les petites qu'il vaut mieux ne jamais prendre le risque de les décevoir.

© Dominique Lemaire 1990